

Il y a comme un charmant reflet d'Aznavour dans "**Je me suis fait tout petit**". Sans allusion au mètre soixante de notre Citizen Kane de poche. Cette soumission "*devant une poupée - Qui ferme les yeux quand on la couche*" pourrait sans détonner se retrouver dans la vaste panoplie des sentiments amoureux aznavouriens. Toute puissance de la passion, le gorille fait patte de velours, l'ours fait le beau pour avoir du miel. Brassens se joint à Aznavour pour miauler sur les toits. Voilà enfin — sans coup de griffe pour une fois — un hommage rendu à l'éternel féminin. Sans coup de griffe ? hum, c'est vite dit. "*Qu'on se pendre ici, qu'on se pendre ailleurs...*".

"Porte des Lilas" fut tiré par René Clair du roman "La Grande Ceinture". Ce fut la seule apparition de Brassens à l'écran. Sans doute la dernière. Les poètes n'ont pas le goût des aventures collectives. Nous devons à celle-là trois chansons - "L'amandier", "Au bois de mon cœur", "Le vin" - la musique d'une quatrième - "Embrasse-les tous" - et le titre d'une cinquième, "Les lilas". "**L'amandier**" est une de ces chansons sacrifiées par Brassens. Sacrifiées parce qu'il ne les chante pas, ou peu, en scène. "On ne peut pas tout chanter", dit-il en matière d'excuse. C'est fort dommage pour "l'amandier", poème ravissant sur rythme de ronde enfantine, où les enjambements font les bonds mêmes de "*l'écureuil en jupon*" : "*... et puis tu - redescends plus vite encore - me donner le baiser dû.*" Nous avons un faible, nullement de circonstances, pour cette chanson de vert vêtue.

Brassens, une fois, chanta en Sorbonne devant Sartre et des étudiants. "Qu'est-ce que je mets ? nous demanda-t-il. - Il faut mettre "Oncle Archibald". C'était évident. "**Oncle Archibald**" est une chanson pour Sorbonne, une chanson de philosophe, si les philosophes se mêlaient d'en écrire ce qui arrive parfois, la preuve. Gageure que de faire de la mort un personnage sympathique, rôle auquel elle n'est guère accoutumée ! Elle le devient pourtant par la grâce de Brassens. Car dans les bras de la faucheuse, la vie semble plus facile : "*Tu y seras hors de portée - Des chiens, des loups, des hommes et des - Imbéciles*". "Chanson énorme que cet "Oncle Archibald". Rien du divertissement de "juke-box". La mort, vue par Brassens, fait des pirouettes et des bulles. Elle n'est pas celle d'Edgar Poë. Et c'est pourtant la même.

Vingt-huit alexandrins composent l'étonnante suite picturale de "**La Marche nuptiale**". Un peintre — sans nom illustre mais non sans talent — entendit une fois, une seule, cette chanson qu'on oserait presque prétendre "visuelle". Il en fit un tableau. Ce tableau signé Marc Jaffré n'a pas quitté depuis l'appartement de Brassens. Outre son pouvoir d'évocation, "La Marche nuptiale" trahit, de façon presque impudique, son auteur. S'il vous dit, un jour : "Je ne suis pas un tendre", répondez lui : "Marche nuptiale". Il vous traitera alors "*de prétendu coiffeur, de soi-disant notaire*".

"**Les lilas**", les pauvres lilas, ont la discrétion de la violette. Ils sont douceur, mélancolie, secret et zeste de tristesse sur fond de printemps gris. "*Si ma chanson chante triste - C'est que l'amour n'est plus là...*" Ces points de suspension ne sont pas dans la chanson, nous nous permettons de les y rajouter. Là, Brassens chante source. Ne chante plus. Murmure. Dans "Les lilas", flotte comme un air nouveau de cristal, qu'un doigt vif empêche de tinter trop longtemps...

Tout à coup, les thèmes de Brassens — révolte, amours heureuses, malheureuses, présence de la mort, pitié des bêtes et des humbles — s'élargissent avec "**Au bois de mon cœur**". Il manquait un petit quelque chose à cet univers. Pour la première fois, les copains apparaissent. On se doutait de leur existence. Ce n'était pas possible, autrement! Les voilà! Ils sortent de l'ombre, solides, muets. Des copains auxquels nul n'a la familiarité de crier "Salut les copains!" Brassens ne les couvre pas de fleurs. Mais "*Chaque fois que je meurs fidèlement - Ils suivent mon enterrement*". Ce sont des brutes. Mais "*Quand y a plus de vin dans mon tonneau - Ils n'ont pas peur de boire mon eau*", ce qui est, sans aucun doute, le comble du dévouement. Toujours guitares et basse. Curieusement, on croit entendre des orgues. On entre en amitié comme en religion. L'amitié est une chose si sérieuse, chez Brassens, qu'il n'en reparlera pas de sitôt. On n'en reverra la couleur qu'avec "Les copains d'abord". "Au bois de mon cœur" et "Les copains d'abord" ont été écrites pour les films de René Clair et d'Yves Robert. Sans eux, Brassens nous eût-il ouvert la porte de ses derniers retranchements ?

Heureux "**Grand-père**"! Aïeul d'enfants charmants et truculents qui tous ressemblent à Brassens, on le porte vraiment en terre au son de la musique. Ces enfants "*légers d'argent*" ne sont pas des larmoyants. Ils n'ont pas la modestie du "Pauvre Martin". Quand on les reçoit "*à bras fermés*", ils répondent à coups de pied quelque part. Grand-père, entre ses quatre planches, a le sourire et pousse ses enfants à la rébellion, c'est bien certain. Dans le cimetière Brassens, "Grand-père" occupe une place de choix. C'est que rien n'est facile, pas même de mourir et qu'il faut pour cela venir "*A bout de tous ces empêcheurs - D'enterrer en rond*".

Un homme a faim. Il vole pour manger. La société le jette en prison. Le poète déclare la société coupable, la société chère à "*Tous ceux du commun des mortels*". La fiche anthropométrique de "**Celui qui a mal tourné**" sera d'octosyllabes et signée Brassens. Voyez avec quel amour et quelle indulgence il se penche sur ce Jean Valjean son frère. Son frère honni pour avoir matraqué, forfait qui mérité toutes les excuses, "*Un noctambule en or massif*". Son frère que, toujours et partout au monde, sont prêts à lyncher les affreux Machin et Chose. Beaucoup d'émotion et de colère rentrée dans la guitare, tout au long de cette grande chanson achevée en apothéose : "*Lors j'ai vu qu'il restait encore - Du monde et du beau monde sur terre - Et j'ai pleuré le cul par terre - Toutes les larmes de mon corps*".

La chanson à boire, quand Brassens s'avise d'y toucher, perd beaucoup de ses coups de poing sur la table. Une larme tombe dans "**Le vin**", plus proche des crus de Baudelaire que de ceux de Raoul Ponchon. "C'est le vin qui console, hélas, et qui fait vivre..." Brassens répond par un autre hélas : "*Hélas il ne pleut - Jamais du gros bleu - Qui tache...*" Ce vin n'est pas celui des franches lippées. Plutôt celui qu'on boit pour oublier. Pas celui de Bourgueil ou de Beaune. Cette vigne pousse parmi les tessons de bouteille de la Porte des Lilas.

Connaissez-vous Jean Richepin ? Non. Pas tellement. Pas beaucoup. Nous non plus. Il avait une barbe et était de l'Académie Française, ce qui n'inspire pas, surtout l'Académie, confiance en un poète. Brassens a pourtant trouvé dans l'œuvre de cet apparent conformiste un beau cri de guerre au "bourgeois", ces bourgeois que l'on traitait de "**Philistins**", avant que Jacques Brel n'en fasse des cochons. Cette piécette sur les fantaisies de l'hérédité, sur ces malheureux épiciers et notaires procréant à leur grand dam "*Des enfants non voulus - Qui deviennent chevelus - Poètes*", Brassens l'a aimée, l'a chantée avec pas mal de malice. Qu'il soit ici remercié pour l'avoir déterrée. Elle est toujours d'actualité.

René Fallet